

Russell James

Ça ne fait de mal  
à personne

*traduit de l'anglais par Corinne Julve*

*roman*

Fayard

*Ouvrage paru sous la direction de Patrick Raynal*

Titre original : *No One Gets Hurt*

ISBN : 978-2-213-63630-6

© Russell James, 2003.

Première édition parue chez The Do-Not Press Limited, 2003.

Librairie Arthème Fayard, 2010, pour la traduction française.

*Pour Jim Driver,  
l'un des rares pionniers à traîner encore là-dehors.*



Imaginez une histoire qui sortirait de sept boîtes en fer cabossées dont chacune porterait une étiquette et contiendrait une pellicule de longueur différente.

Bobine un : Préliminaires

Bobine deux : Échauffement

Bobine trois : Contact physique

Bobine quatre : Pénétration

Bobine cinq : Intimité

Bobine six : Climax

Bobine sept : Petite mort



Bobine un :  
Preliminaires



1

Le téléphone sonna au moment où Kirsty se garait. Elle jura, jeta un coup d'œil à travers la vitre arrière et rapprocha sa Clio de la camionnette stationnée derrière. Puis elle contrôla l'aile avant et se serra contre la bordure du trottoir. La sonnerie continuait de couiner, elle lança un regard noir à son sac à main. Qu'on lui foute la paix, à la fin !

Elle coupa le contact. Elle n'aurait pas dû emporter son portable et elle ne devrait pas y répondre maintenant, pas pendant le boulot. Pourtant elle appuya sur la touche appel.

– Kirsty Rice.

– *C'est Zoe.*

Elle avait pensé que ce serait Ken, du moins elle l'avait espéré. Elle ne se faisait pas à l'idée qu'il ne l'appellerait plus. Mais c'était Zoe.

– Suis devant chez Garvey... à la bourre, la prévint Kirsty.

Le jour baissait. Elle observa l'étroite ruelle. Deux vitrines éclairées, une troisième barricadée ; toutes les autres éteintes.

Une boule de papier journal roulait le long du mur.

– *Kirsty, je regrette. Je suis allée trop loin.*

Kirsty grogna. Zoe n'avait pas encore intégré qu'aller trop loin faisait partie du métier.

– *J'ai décroché un rôle dans le film.*

– Un rôle ?

Les yeux rivés sur la porte d'entrée, Kirsty finit par percuter.

– Tu veux dire que tu joues dedans ?

– *Si on peut appeler ça jouer...*

– Qu'est-ce qu'ils attendent de toi ?

La voix de Zoe trembla – l'ébauche d'un rire, peut-être :

– *Fallait que je plonge, tu sais ? Je leur ai dit...*

– Tu ne vas pas...

– *Si.*

Kirsty vérifia l'heure sur le tableau de bord.

– *Ils veulent que... J'ai la trouille*, avoua Zoe.

Kirsty marqua une pause.

– Où est ta caméra ?

– *Dans le sac. En marche.*

– T'as de la matière ?

– *Pas assez.*

Kirsty se mordit la lèvre.

– Trop risqué.

– *C'est pas... dangereux, mais je veux pas faire ça.*

– Qui le voudrait ?

La voix de Kirsty s'adoucit.

– Tu as le sac ?

– *Je l'ai laissé à l'intérieur. Ils viennent de commencer.*

– Tu peux encore t'en aller, Zoe.

– *Plus maintenant.*

Kirsty lança un regard sombre à travers le pare-brise. Elle n'aurait jamais dû confier ce sujet à Zoe.

– *Ils m'appellent.*

– Prends ton sac et fous le camp.

– *J'peux pas aller le chercher sans...*

– Prends-le et file.

– *On se parle plus tard. OK ?*

– Zoe, écoute. Ils ne peuvent pas te forcer... Tu n'as qu'à leur dire...

Mais la communication fut coupée.

Kirsty fixa le portable des yeux. Elle ne pouvait rappeler Zoe sans risquer de la compromettre.

Elle le posa en évidence sur le siège du mort pendant qu'elle attrapait sa sacoche dans la boîte à gants. Zoe risquait de rappeler dans la foulée. Elle pouvait bien l'attendre deux minutes. Seigneur, Zoe... une gamine sans expérience. Plus pour passer le temps qu'autre chose, Kirsty ouvrit la fermeture Éclair de sa sacoche et sonda l'intérieur. Un équipement rutilant : plusieurs milliers de livres. Caméra, trépied, pack audio, réflecteur pliable, micro perche. Du matériel classique comparé à celui de Zoe.

Mais elle était déjà en retard. Pendant dix minutes elle avait pesté contre le trafic londonien, propulsé sa Clio dans le moindre interstice, grignoté du terrain, grillé les priorités, et voilà qu'elle tuait le temps en attendant Zoe, qui, à tous les coups, ne rappellerait pas.

Elle entrevit son reflet dans le rétro – ne pas s'attarder : depuis que Ken l'avait plaquée, elle ne prenait plus vraiment la peine de se pomponner.

Bon, et maintenant ? Elle devrait appeler son hôte, s'excuser du retard – ce qui serait assez stupide, une fois sur son paillason. Par ailleurs, mieux valait garder la ligne libre au cas où Zoe se déciderait. Kirsty surprit de nouveau son expression irritée dans le minuscule miroir : yeux verts plissés, taches de rousseur comme injectées de sang sur le nez, cheveux roux lissés qui laissaient paraître de très grandes oreilles. On est tous affligés d'une caractéristique dont on se dispenserait volontiers ; Kirsty, c'étaient les oreilles, grotesques, surtout avec sa nouvelle coupe d'*executive woman*, pensa-t-elle. Des oreilles de farfadet.

Avant, elle les dissimulait sous ses cheveux noués en queue de cheval ou lâchés le long de son visage quand elle ne travaillait pas. Quand elle ne travaillait pas ? En réalité, elle ne levait jamais le pied, et pas seulement depuis que Ken était parti. Elle renifla. Rien à voir avec lui : elle avait toujours bossé. Elle adorait ça et ce nouveau look s'accordait avec son nouveau mode de vie. Smart.

Professionnel. La semaine précédente, elle était rentrée chez elle un soir et s'était mise directement au lit, sa longue crinière attachée dans la nuque, comme d'habitude. Au réveil, les traits tirés comme une sorcière, elle paraissait trente-cinq ans au lieu de – combien, déjà ? – vingt-cinq, non, vingt-six. Aussi, quand quelques jours plus tard elle s'était retrouvée seule comme les pierres, le jour même de son anniversaire, elle s'était offert une visite chez un coiffeur visagiste. De Kirsty à Kirsty, avec tout mon amour.

Ken la préférait les cheveux libres. Il prétendait qu'elle avait deux visages – celui de la femme d'action glaciale et l'autre, infiniment plus féminin, qu'il adorait. Avait-il dit « adorer » ? Peu importe. Il aimait tout particulièrement glisser les doigts dans ses longues mèches flamboyantes, en rabattre une vers l'arrière, découvrir son oreille ridicule. La grignoter. En fait il aimait...

Non. Kirsty fourra son portable dans le sac et descendit de voiture ; de nouveau sur le pied de guerre.

Zoe avait glissé le sien dans la poche de sa jupe vaporeuse verte. Son costume d'inspiration médiévale, corsage froufrou-tant aux manches évasées et cintré à la taille, avait, comme la plupart, été loué, et ne tenait que par la grâce d'épingles à nourrice fixées dans le dos. Sa guimpe chichiteuse qui ne cessait de se dégraffer, elle ne l'enfilerait qu'au moment de l'action.

– En place les jeunes !

Elle incarnait Lady Eleanor et sa tenue se révélait, malgré tout, plus confortable que celle de la majorité des actrices. Deux d'entre elles arboraient comme elle des robes de bal, mais les plus jeunes avaient hérité d'atours ultra étriqués. La scène – et, d'après ce que Zoe en savait, pratiquement tout le film – s'inspirait d'un bal masqué du XVIII<sup>e</sup> siècle au Hell Fire Club<sup>1</sup>. Les

---

1. Club fondé par Sir Francis Dashwood en 1746, où les clients et leurs invitées prostituées célébraient Bacchus et Vénus selon le mot rabelaisien : « Fais ce que voudras. » (Les notes sont du traducteur.)

invités débarquaient parés pour une orgie bachique. Et quelle orgie ! ils n'étaient qu'une dizaine. Une *petite* dizaine, pensait-elle avec une pointe d'ironie désabusée. Les actrices déambulaient un sein, voire les deux, à l'air. Cassie, qui jouait sa bonne, paradait nue sous une crinoline ; les servantes ne portaient pas de vêtements, pas plus que cette jeune femme allongée sur une desserte. Les hommes, en revanche, se pavanaient en justaucorps et collants. L'un avait revêtu l'habit du Moine rouge, un autre une tunique découpée pour exhiber ses parties les plus intéressantes.

Les grands sourires et blagues potaches que s'échangeaient les membres de l'équipe n'entamèrent en rien le trac de Zoe. En rejoignant sa marque à la craie, elle vit une fille en tutu à plumes s'agenouiller devant le bellâtre en tunique ajourée, lui empauver délicatement les testicules et enfouir le visage dans son entrejambe.

- La mise en bouche ! s'amusa Cassie.
- On n'a même pas commencé à tourner, murmura Zoe.
- D'accord, mais elle chauffe le plateau ! renchérit sa servante.

Zoe sourit jaune ; le petit rat de l'opéra n'avait même pas encore les seins formés. Mais elle s'abstint de tout commentaire. Que les choses suivent leur cours antinaturel.

Tout le monde était en place. Elle jeta un coup d'œil furtif à son sac, placé sous un projecteur, lorsqu'un technicien débarqua et lui flanqua un coup de pied. Il le remarqua à peine, mais la lourde sacoche glissa vers le fond du studio. Zoe tressaillit sans pouvoir s'en approcher. Elle devrait attendre la pause. Elle avait beau être néophyte en matière de cinéma, elle savait que les tournages se scindaient en centaines de prises. Elle ne manquerait pas d'occasions pour aller replacer le sac.

- Allons-y, lança le réalisateur, la fête bat son plein. Mark et Peter, entrez, chopez une bonne et commencez à vous payer du bon temps. Boris, mon chou, t'es prêt ? Très bien. Bon, quand

tout le monde est chaud, on shoote l'arrière-plan. Mettez-y la forme, mes chéris, et qu'on prenne tous notre pied !

– Une seule prise ? murmura Zoe.

– C'est que l'arrière-plan, s'amusa Cassie, ils plient toujours les orgies en deux ou trois longues prises, ensuite ils passent des plombs sur les gros plans.

Neil Garvey devait frôler la cinquantaine, estima Kirsty, même si sa brosse blonde le rajeunissait – de loin. Vu la façon dont la lumière de l'entrée se reflétait dessus, elle se demanda même si ses cheveux n'étaient pas teints. Un demi-siècle ? Pas de doute, ils l'étaient.

– Mais non, vous n'êtes pas en retard.

Ses yeux gris plongèrent dans les siens. Mince, tee-shirt noir, hanches étroites.

– Il n'y a que les amateurs pour se pointer en avance, sourit-il. Les pros vous font poireauter.

Onctueux à souhait, pensa-t-elle. Berk.

Il la guida dans un salon modulable : mobilier style motel, bureau, caméra vidéo. Projecteurs et réflecteurs. Kirsty balaya la pièce du regard. Il y avait aussi une caméra fixe, des affiches de cinéma : science-fiction, Alfred Hitchcock, Jean Harlow, James Dean. Des reproductions, comme pour les meubles, mais d'assez bon goût. Plutôt rassurant. Ça lui rappela l'appartement de Ken...

– Café ? Jus de fruit ? Plus fort ?

– Un café. Noir.

Neil Garvey disparut dans la kitchenette. Kirsty déposa sa sacoche contre le fauteuil mais, au lieu de s'asseoir, continua d'observer la pièce : urbaine, mondaine, rien de bien menaçant. La caméra postée dans un angle lui donnait un air de plateau installé à la va-vite, anonyme, le décor d'une scène.

– Visitez. Faites comme chez vous.

Il s'activait dans la cuisine. Elle sentit l'arôme du café.

– Voyez ? lança-t-il à la légère, je n'ai rien à cacher.

Elle reproduisit le ton désinvolte :

– Oh, dommage ! Je suis venue pour rien, alors.

Fais gaffe, se dit-elle, il va s’imaginer que tu flirtes. Elle lissa machinalement sa crinière rousse, en vain, bien sûr – inutile d’arranger son carré parfait.

Garvey émergea de la cuisine, une tasse de café dans chaque main.

– Seule ? s’enquit-il alors qu’elle prenait la sienne. Pas d’équipe ?

– Budget serré.

Il renifla.

– Du matériel moderne, expliqua-t-elle. Moins de personnel.

– Plus intime.

Elle détourna le regard. Il resta proche :

– À mon époque, qu’il pleuve ou qu’il vente, on tournait à quatre ou cinq.

Elle ne s’écarta pas.

– Ça coûte cher. Pour qui travailliez-vous ?

De la tête, il indiqua la sacoche à l’autre bout de la pièce :

– Vous ne voulez pas filmer, là ?

– Pas encore, sourit-elle. On n’en est qu’aux préliminaires.

– Moi aussi, je travaille comme ça, pouffa-t-il. Juste moi et... le sujet. Pas d’équipe affolante. Ça met en confiance.

– Et dans l’ambiance... ?

Nick lui flanqua un petit coup de coude.

– Comme vous le faites à l’instant ? On n’est pas si différents, au fond, vous et moi.

Elle se rapprocha de son sac.

– En dehors de nos sujets.

Il resta planté au milieu de la pièce terne, en serrant sa tasse de café des deux mains.

– Moi, c’est le sexe, et vous ?

– C’est vous.

Il sourit... avec les yeux, pour renforcer leur complicité.

– Le sexe fascine tout le monde. Les filles qui posent pour moi en sont folles, c'est pour ça qu'elles le font.

– Pas pour l'argent ?

– L'argent, bien sûr. Mais elles aiment aussi l'attention.

– Et la rémunération.

Elle reposa sa tasse, lasse.

Garvey se fendit d'un large sourire.

– Vous seriez surprise. Bon, mais pour votre film, je montre tout ce qui vous plaira. À mon tour de me mettre à nu, non ? Je suis payé pour ça !

Il reposa sa tasse, l'air naturel, bien dans ses baskets. À aucun moment Kirsty ne s'était sentie menacée – cela dit, elle avait cessé de ressentir quoi que ce soit depuis le départ de Ken deux semaines plus tôt. Elle était devenue mécanique, une caméra. Même enfermée dans un studio avec un réalisateur de porno. Faut dire qu'il avait l'air ouvert, franc et rassurant. Elle entrevit ce qu'une débutante bourrée de trac devait éprouver. Ce type mettrait n'importe quelle jeune femme à l'aise.

– Je suis entre vos mains, Kirsty. Tout ce que vous voudrez.

– Tout ?

– N'importe quoi.

De nouveau, il soutint son regard, sourire moqueur aux lèvres.

– Je suis à l'abri, ici. Certains de mes petits trucs pourront vous surprendre, mais ça rend bien à l'écran. D'autant que vous pourrez couper tout ce qui craint.

– Et ça vous ira ?

– C'est votre film, non ? Pour une chaîne publique, qui plus est.

– Et si je vous montre sous un mauvais jour ?

Il rit.

– Ça n'est qu'un gagne-pain.

Zoe sentit qu'on lui pétrissait les seins. Son corset en dentelle avait été retiré, sa jupe relevée et l'homme, à moitié nu sur elle, se soutenait sur un bras pour exposer à la caméra ses mouvements

de va-et-vient contre le corps dénudé de sa partenaire. Irréel, moins excitant qu'une visite médicale. Elle scruta le visage impassible, plastifié ; un roi démoniaque. Seuls les yeux bougeaient : comme tous les acteurs sur le plateau, il arborait un masque d'animal. Un loup, pensa-t-elle, un renard peut-être – ce type lui disait quelque chose, mais quoi ? Pas facile, entre le déguisement et l'accent étranger.

– Fais glisser ma tunique.

Sans questionner, elle s'accrocha faiblement au justaucorps, sentit ses jambes nues entre ses cuisses, ses hanches qui commençaient à la marteler – mais elle était sèche, elle le savait.

– Suis pas prête.

Il gloussa, un sifflement émis depuis le museau de la bête :

– T'es pas la seule. T'inquiète.

En effet, il avait beau la chevaucher avec conviction, il ne bandait pas du tout.

– Garde ta jute pour les gros plans, lui conseilla-t-il, mais s'il te plaît mordille-moi l'épaule. Fais semblant de t'éclater.

Il poussa un hurlement et rapprocha le visage de ses seins.

– Ce putain de masque, souffla-t-il avec un accent encore plus prononcé. Quelle idée à la con !

Zoe gloussa malgré elle, soudain saisie par l'absurdité de la situation. Elle, allongée sur le sol, aussi râpeuse qu'un tampon abrasif ; lui, avec ses grappes de raisins flâpies. Et tout autour, des couples qui simulaient...

– Y en a qui le font pour de bon ?

– Pas s'ils ont un brin de jugeote. Pas encore. Ah, c'est mieux, là, t'as l'air plus dedans.

Zoe se détendit. Sa panique initiale s'estompait. Elle eut de nouveau un petit rire et, pour participer à l'acte, roula la tête et glapit, comme en extase.

– Carrément mieux, l'encouragea-t-il.

Elle lui mordilla la gorge et le sentit durcir. Une banane recourbée au milieu d'une grappe de muscats flétrie. Bon, il est

humain après tout, pensa-t-elle. Il ne va rien faire, pas encore, du moins. Elle aussi était humaine : elle s'adoucissait en dessous.

Un cameraman déambulait entre les couples, d'un amas à l'autre, emplissant son objectif d'images de chair palpitante. Zoe vit une Noire intégralement nue chevaucher un ours blanc en partie dévêtu. Cette fille simule, soupçonna-t-elle, elle est juste assise, portes fermées. Puis elle aperçut le Moine rouge, en train de prendre de façon plutôt convaincante la gamine à la poitrine naissante, désormais écrabouillée sur la desserte. Zoe avait bavardé avec elle un peu plus tôt et l'avait trouvée éteinte, éthérée ; pas vraiment là.

Le cameraman zooma sur le Moine rouge qui ne simulait pas : la fille et lui représentaient l'aboutissement d'un travelling.

Zoe détourna les yeux. Elle devait atteindre sa propre caméra, mais impossible de repérer son sac à travers l'entrelacs des corps vivement éclairés. Quelque part, là-bas. Pointé hors cadre.

Kirsty, caméscope à l'épaule, suivait Neil qui s'affairait par terre. Il rechargeait sa caméra tout en expliquant, avec l'aplomb d'un comédien :

– Les gens racontent qu'on enlève les filles dans la rue, qu'on les drogue pour les forcer à tourner des films vicelards. Fou-taises. Franchement, est-ce que j'ai la tête du marchand d'esclaves blanches ?

Derrière l'objectif, Kirsty haussa les épaules.

– Les filles que j'embauche n'ont jamais tourné de films ; le plus près qu'elles se soient approchées d'une caméra, c'est quand leur petit ami en a chouré une. La plupart du temps, elles crèchent dans de petites piaules minables. Quand elles débarquent ici – je veux dire, cet endroit n'est pas un palace, mais c'est propre, chic –, ce qu'elles voient en premier, c'est le matériel de pro.

Il sourit.

– Mettez-vous à leur place. Vous ne roulez pas sur l’or, vous rêvez peut-être depuis toujours de faire du cinéma, à moins que vous soyez déjà dans le circuit... Non, oubliez ça. Vous êtes novice.

Il écarta sa caméra.

– Vous tombez sur ma petite annonce dans le journal : « Vous aussi, devenez modèle glamour. Trois cents livres par jour. Pas d’expérience requise. »

Conscient d’être filmé, Neil se releva et bricola son réflecteur.

– Vous vous demandez ce que signifie exactement « modèle glamour ». Trois cents livres. Vous n’êtes pas non plus tombée de la dernière pluie.

Il s’approcha d’un projecteur, souleva le cache. L’appareil n’était pas branché : il jouait.

– Avant de m’appeler vous passez un pacte avec vous-même : jusqu’où êtes-vous prête à aller ? Jusque-là, pas plus loin. Vous inspirez profondément et vous composez mon numéro.

Il braqua le projecteur sur Kirsty.

– Au téléphone, je suis aimable, factuel : Avez-vous déjà fait ce genre de travail ? Quel âge ? Quelle taille ? Votre musique préférée ?

Il se fendit d’un large sourire.

– Ça les amuse, elles se détendent un peu. Puis je découvre à quoi elles ressemblent réellement.

– Comment ?

– Des questions simples. Vous trouvez-vous mince ? Comment vous décrirait votre petit ami ? Là, elles laissent échapper quelques détails révélateurs, vous savez : quelques kilos en trop, de gros seins, pas de seins du tout, des boutons, parfois. Votre couleur de cheveux est-elle naturelle ? Tous ces trucs pour faire la conversation.

– Quel âge exigez-vous ?

– Trente-cinq au plus, le grand maximum.

– Et le minimum ?

Il hocha la tête.

– Je fais pas dans les gamineries. Seize ans. De préférence, dix-huit.

– Et quatorze ?

– Du jamais vu. Une gamine de quatorze ans n'appelle pas chez moi – et si elle le fait, elle prétend en avoir seize. Dix-sept, peut-être. De toute façon, je lui demande de passer et lui conseille de prévenir un ami.

Il marqua une pause.

– Ce qu'elle fera, ou pas. Elle n'en a pas forcément envie.

– Elles ne vous demandent pas le genre de modèle que vous recherchez ?

– Oh, elles savent.

– Mais dans le cas contraire ?

– Je leur dis. Inutile de leur faire croire qu'elles poseront pour une collection de chapeaux à voilette.

Toujours comme un acteur sur un plateau, Neil s'installa sur son canapé à ras le sol.

– L'honnêteté, c'est la clé.

Il déploya ses bras sur le dossier.

– Elles arrivent, décontenancées, je leur propose un café, une boisson non alcoolisée, rien de fort.

Comme à moi, se rappela Kirsty.

– Donc, une jeune fille débarque, prétend qu'elle a seize ans...

– Mais, de toute évidence, elle ne les a pas ? Eh bien, je lui offre quand même un café, mais ensuite je la renvoie chez papa-maman.

– Chaque fois ?

– Bien sûr. Je veux dire, je ne lui demande pas son certificat de naissance, mais je gère une boîte honnête, moi, quoi que vous en pensiez. Bon. Admettons que la fille soit assez mûre : je discute, lui explique de quoi il retourne. Ça lui plaît pas, elle peut s'en aller, ce qu'elles font rarement.

– Et de quoi s’agit-il, en fait ?

– Comme je vous le disais, gloussa Neil, on ne fait pas dans le défilé de couvre-chefs. Je lui montre quelques magazines, rien de tordu, du sexy plutôt, le genre de trucs perchés sur les derniers rayons des kiosquiers, voyez ? Et je lui fais : « T’es OK avec ça ? »

Kirsty zooma lentement jusqu’à obtenir un gros plan de Neil insolemment étalé sur son canapé.

– Comme je le soulignais, ces nanas ne sont pas stupides. Elles connaissent ces revues – hé, leur chéri en lit probablement – et savent, dès la petite annonce, qu’elles devront se déshabiller. On a déjà peut-être effleuré le sujet au téléphone : « Écoutez, me préviennent-elles, pas de sexe avec moi. » « Ne vous inquiétez pas, je réponds, c’est juteux mais ça n’a rien à voir. » « C’est-à-dire ? » demandent-elles, sans doute intriguées par le terme « juteux ».

Neil ricana.

– Des photos, je précise : *nues*. « Ça te branche ? » « Seule ou accompagnée ? » elle demande.

Neil fixa Kirsty au-delà de la caméra, droit dans les yeux.

– Bref, elle débarque. Nous blablatons, ici même. Un gars, une fille, ensemble. Première rencontre et nous causons sexe à cœur ouvert. Installés dans ce réduit chaleureux – « intime » est le mot –, nous savons tous les deux qu’à un moment tu vas retirer ton soutien-gorge et me laisser reluquer pleinement et longuement tes jeunes et jolis seins. Et puis tu vas t’alléger de ta petite culotte pour me permettre d’approcher mon appareil photo, si près que tu pourrais m’étouffer.

Neil soutenait toujours le regard de Kirsty.

– Tu le savais avant de venir, et si tu l’ignorais, maintenant t’es au courant.

Il l’observait. Elle dit :

– Et après, vous commencez à filmer ?

Il poursuivit doucement.

– Non, je vous l’ai dit, pas ce jour-là. D’accord ? Je lui propose d’en discuter avant de décider si elle... convient.

– En fonction de quoi ?

– Des photos. Je veux dire, si la nana est un véritable thon, je dis : Merci bien, vous pouvez rentrer à la maison. Autrement, on passe à la photo – le seul moyen d’évaluer sa photogénie et si elle sait se détendre devant l’objectif. C’est mieux si elle y parvient.

– Essentiel, aurais-je cru.

Kirsty le filmait toujours.

Il esquissa un sourire avisé.

– Pas forcément. Vous avez vu ces images de poupées bridées. Des putes, pour la plupart – ça se voit, hyper pro –, mais ce qui excite vraiment les mecs, c’est quand elles font une mine dégoûtée – genre, ça ne se fait pas dans ma culture mais j’ai accepté de tout déballer, contrainte et forcée. Ils peuvent dépoter, ces clichés-là.

– Le fantasme du viol.

– Oh, allez, Kirsty, pas de refrain féministe avec moi, s’il vous plaît. Où j’en étais ? Ah oui, les photos. Ouais, on en fait une série et je reste pro jusqu’au bout. Toujours le stade de la mise en confiance, d’accord ? La fille a retiré ses frusques, se tortille ici et là, se lance dans des trucs qu’elle n’a encore probablement jamais faits devant personne – même si ça la titillait !

Neil rit.

– Mais je ne lui saute pas dessus. Je ne la... touche pas. Bon, je l’effleure peut-être un peu, pour ajuster une bretelle, voyez, la placer dans la bonne position... voir sa réaction. Mais sans plus, toujours réglo. Elle apprécie. On ne la joue pas non plus visite chez le toubib. Notez, c’est plus personnel, bien sûr ; même si parfois, vous savez... Bref, voilà comment ça se passe.

Neil se prélassait toujours sur le canapé, un bras le long du dossier.

– Et donc vous en restez aux photos...

– La fille s’attend sûrement à tourner. Dieu seul sait à quoi elle s’attend, d’ailleurs. Moi, je lui tire le portrait, disons. Je lui signifie qu’elle me plaît, sans passer à l’acte. C’est peut-être contre-productif, allez savoir, mais plutôt agréable. Et elle rentre chez elle en se disant : « Hé, pas mal du tout ! Je peux y aller, me renflouer et m’amuser sans me faire de mal. » Remarquez...

Le sourire de Neil s’élargit.

– ... Elle n’a pas touché un radis jusque-là. Souvenez-vous de notre accord : c’est moi qui décide si elle fait l’affaire ou pas. Les filles ne touchent rien pour passer le test ; mais soyons justes, mon chou, moi non plus, pour les auditionner. Disons que nous sacrifions tous les deux un peu de notre temps pour la bonne cause.

– Sauf que vous disposez désormais d’une série de clichés sexy que vous pouvez exploiter.

– Allons bon, un peu minable, non ? Je veux dire, j’organiserais tout ce tintouin, le studio, la petite annonce... pour récupérer quelques clichés glamour à l’œil ? Faudrait vraiment voler bas.

– Que faites-vous, alors ?

Petite pause.

– Je lui demande de revenir pour qu’on évalue ensemble les images.

– Et après ?

Entre les prises, les acteurs sirotaient des boissons non alcoolisées. Les hommes, qui ne voulaient pas entraver leur performance, buvaient des jus de fruits hyper énergétiques à même la boîte. Zoe aussi avait soif, mais elle craignait de ne pas garder le liquide. Cassie lui proposa du speed, elle refusa.

La troupe se préparait pour les gros plans. Pas de simulation, cette fois. Accroupie en bordure du plateau, Zoe sortit une bouteille d’oranges pressées de son sac ; elle en but quelques gorgées mais l’acide lui brûla l’estomac. En grimaçant, elle la rangea